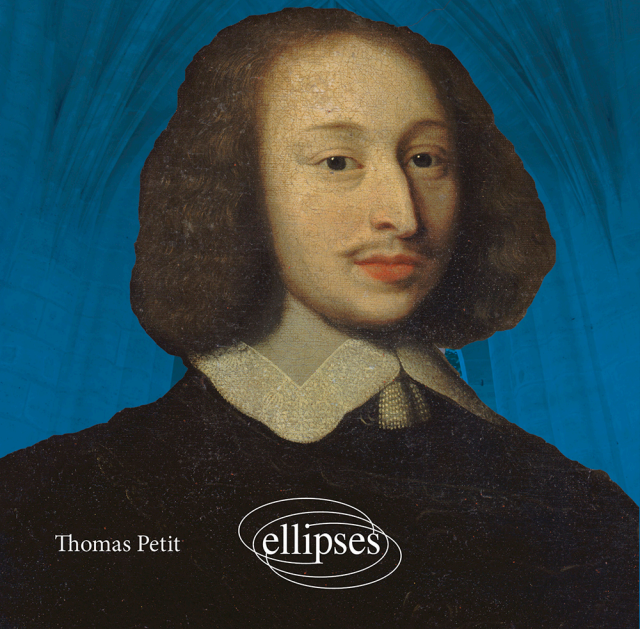


BIOGRAPHIES & MYTHES HISTORIQUES

PASCAL



Thomas Petit



CHAPITRE 1

BIOGRAPHIE

« Mais comme on cherche toujours un trésor partout où il est, et que Dieu ne permet pas qu'une lumière qui est allumée pour éclairer soit cachée sous le boisseau, un certain nombre de gens de grande condition et de personnes d'esprit qu'il [Pascal] avait connues auparavant le venaient chercher dans sa retraite et demander ses avis; d'autres qui avaient des doutes sur des matières de foi, et qui savaient qu'il avait de grandes lumières là-dessus, recouraient aussi à lui; et les uns et les autres, dont plusieurs sont vivants, en revenaient toujours fort contents, et témoignent encore aujourd'hui dans toutes les occasions que c'est à ses éclaircissements et à ses conseils qu'ils sont redevables du bien qu'ils connaissent et qu'ils font ».

Gilberte Périer (1768-1848)

Il n'y a que trois sources originales témoignant de la vie de Blaise Pascal : le livre *La vie de monsieur Pascal* écrit par sa sœur aînée Gilberte Périer, l'ouvrage *Mémoire sur la vie de monsieur Pascal* écrit par sa nièce Marguerite Périer, fille de Gilberte, *Les mémoires du Père Beurrier*, écrit par le prêtre de Saint-Etienne-du-Mont à Paris qui le confessa les derniers mois de sa vie et lui donna l'extrême-onction. Pour les spécialistes pascaliens, l'ouvrage de Gilberte est le plus complet car bien que mariée, elle a

partagé vingt-quatre ans de sa vie avec son frère et donne un aperçu très précieux sur les habitudes intellectuelles de cette famille hors du commun. Celui de Marguerite, la miraculée de Port Royal, dont Pascal fut témoin de la guérison après avoir touché la Sainte Épine, complète l'ouvrage de sa mère non sans quelques légendes parfois invérifiables. Celui du Père Beurrer est un témoignage poignant sur la fin de vie de Blaise, qui très malade et se sentant partir, réaffirmait sa soumission totale au Christ et à l'amour de Dieu. À part ces trois sources, les historiens se sont appuyés sur sa correspondance avec des savants, des proches de Port Royal, et Gilberte, qui quand elle vivait en Auvergne conserva des liens étroits avec les autres membres de la famille Pascal. Tout le reste de la très nombreuse littérature pascalienne s'est appuyé sur ces témoignages et sur les œuvres scientifiques, polémistes, religieuses, philosophiques qu'il a écrites.

CLERMONT : 1623-1631

Blaise Pascal est né le 19 juin 1623 à Clermont en Auvergne, aujourd'hui Clermont Ferrand, les deux villes de Clermont et Monteferrand n'étant réunies qu'en 1630 par l'édit de Troyes. Clermont est à l'époque une petite ville triste et froide de neuf-mille habitants. Il est le fruit de l'union d'Étienne Pascal (1588-1651) et d'Antoinette Begon (1596-1626), mariés en 1616. Après la naissance d'Antonia, morte en bas-âge et de Gilberte (1620-1687), Blaise est le troisième enfant de la famille, le seul garçon. Viendra ensuite une petite fille du prénom de Jacqueline. Les deux sœurs, Gilberte et Jacqueline auront une importance capitale dans la vie de Pascal. Gilberte, parce qu'elle sera toujours un soutien indéfectible envers son frère qu'elle admira par-dessus tout, et Jacqueline, la sœur qui ressemblait probablement le plus à Pascal, physiquement d'abord, spirituellement ensuite mais surtout par une intelligence d'une précocité hors-norme.

La famille Pascal a été anoblie en 1478 sous Louis XI (1423-1483), roi très habile de la dynastie des Valois. Par hérédité, Pascal détenait donc le titre d'écuyer, titre de petite noblesse. Sans être d'une grande aristocratie, on pourrait surtout qualifier la famille Pascal comme appartenant à l'élite intellectuelle et bourgeoise auvergnate, notamment par la fréquentation

de salons littéraires et mathématiques comme il en existait déjà à Paris et dans certaines grandes villes de Province. Les ancêtres de la famille Pascal auront toujours eu des responsabilités importantes en Auvergne, par exemple le père d'Étienne était Conseiller du Roi, trésorier de France et Général des finances dans la généralité de Riom. Et du côté de sa mère Antoinette, les Begon et Fontfreyde faisaient partie d'une solide bourgeoisie marchande de Clermont.

Tout petit, Pascal ne supporte pas la vue de l'eau, ni de voir ses parents côte à côte. Cela provoque chez lui des crises voire des convulsions terribles. Pendant un an, son état de santé se détériore au point qu'on craint qu'il ne meure. Son père Étienne, très inquiet, finit par penser qu'on a jeté un sort à son fils. Il démasque la sorcière qui s'avérait être une paroissienne, à qui Antoinette faisait la charité, et lui impose de désensorceler l'enfant en utilisant une victime expiatoire, à savoir un pauvre chat noir. Aussitôt il va mieux et même si cette histoire ressemble plus à une anecdote, peu vraisemblable au regard du tempérament et de la solide formation intellectuelle d'Étienne, elle montre bien les croyances et inquiétudes de l'époque dues aux connaissances médicales extrêmement réduites, qui rendent très floue la frontière entre docteurs, rebouteux et autres sorciers. Il est une certitude, c'est que Pascal, tout petit, manifestait déjà les premiers signes d'une santé fragile qui se confirmeront tout au long de sa vie.

Étienne a fait de solides études de droit à Paris. De retour à Clermont, il est nommé premier président à la Cour des Aides. C'est un poste de haut fonctionnaire, très technique avec de lourdes responsabilités juridiques et fiscales. Étienne est un exemple d'esprit éclairé, formé solidement aux humanités, à la culture classique et à la spiritualité chrétienne, c'est un amateur de Montaigne et surtout des grandes questions scientifiques qui agitent son époque, notamment depuis qu'en physique et en mathématiques, des géants de la Renaissance tels Copernic, Galilée semblent remettre en cause les résultats de Ptolémée et d'Aristote. Il aime également la musique, c'est un bon connaisseur et un bon joueur d'orgue. D'ailleurs son ami Mersenne lui dédiera son *Traité des orgues*, figurant dans *L'harmonie universelle*.

En 1626, Antoinette, la mère des enfants meurt. Gilberte a six ans, Blaise trois ans, et Jacqueline un an. Étienne, leur père se retrouve seul, sans son épouse si pieuse et si charitable. Dans cette atmosphère tragique, il songe déjà à quitter Clermont pour Paris, ville où la vie intellectuelle est bouillonnante et distrayante. Il se prépare à mettre en ordre ses affaires et à quitter l'Auvergne. En attendant, Gilberte la sœur aînée devient la « maîtresse » de la maison. Elle observe tout, et en plus de qualités littéraires certaines, elle possède une excellente mémoire ce qui fait d'elle un témoin capital, notamment pour son livre « *Vie de monsieur Pascal* », témoignage inestimable de la vie de son frère. Elle voit son frère cadet grandir, et remarque chez lui dès son plus jeune âge un esprit extraordinaire, des qualités d'observation remarquables et « des questions pertinentes à propos de toutes sortes de choses ». Intellectuellement, il semble que les fées se soient penchées sur le berceau de Pascal...

PARIS : 1631-1640

En 1631, Étienne prend la décision de vendre sa charge à son frère, de placer son argent en rentes sur l'Hôtel de ville, sorte de prêt accordé à l'État mais forte source de tracas car l'État était réputé mauvais payeur, surtout en période de guerre. Il veut cesser toute activité professionnelle, vivre de ses intérêts et se consacrer à l'éducation de ses enfants et à la fréquentation des milieux savants de Paris qui le fascinent. La famille s'installe rue de la Tissanderie, rue du 7^e et 9^e arrondissement aujourd'hui disparue, suite aux travaux haussmaniens. Étienne engage une gouvernante, Louise Delfaut. Non loin de là, il commence à retrouver à Paris d'anciennes connaissances auvergnates, puis à fréquenter les mathématiciens Marin Mersenne (1588-1648) également physicien au contact des savants de toute l'Europe, Gilles Personne de Roberval (1602-1675) professeur au Collège de France, Pierre de Carcavi (1600-1684) également bibliothécaire, Jacques Le Pailleur (?-1654) également poète et ami très proche. Ils se réunissent les uns chez les autres, le plus souvent Place Royale, à l'emplacement actuel de la place des Vosges, pour y discuter de problèmes scientifiques. Mersenne se charge d'animer les soirées,

de rédiger les correspondances scientifiques et de les échanger avec les savants Fermat et Descartes et plus généralement les savants de toute la France, voire de toute l'Europe. L'Académie Mersenne, où tout ce brillant petit monde scientifique et culturel travaille et échange, deviendra d'ailleurs plus tard en 1666, l'Académie des Sciences. À ce titre, Mersenne peut être considéré comme un véritable précurseur des encyclopédistes du XVIII^e siècle.

À Paris, il est décidé que Pascal restera à la maison et n'ira pas au sein d'une congrégation religieuse suivre un enseignement scolastique, enseignement que son père Étienne juge certes passionnant mais bien trop chronophage et bien trop encyclopédique pour un enfant. En effet, la scolastique est l'enseignement dispensé durant tout le Moyen Âge dans les universités, qui consiste à accorder l'enseignement classique à la Tradition chrétienne, et à concilier la philosophie d'Aristote avec celle de saint Augustin. C'est un courant philosophique médiéval brillant dont le principal maître d'œuvre est saint Thomas d'Aquin (1225-1274). En réalité, ce n'est pas tant la scolastique qu'il veut éviter, mais la physique aristotélicienne qu'on y trouve et qu'on y enseigne. Il la juge bien trop doctrinale, et ne s'appuyant guère sur l'expérimentation : en fait tout comme Galilée, il la trouve dépassée, et il n'est pas le seul à le penser, Roberval et Fermat étant sur la même ligne. Étienne Pascal ne se range pas pour autant aux côtés de René Descartes, pourtant farouche adversaire comme lui de la scolastique. Même si le *Discours de la méthode* semble trancher avec l'auguste enseignement médiéval des universités par sa simplicité, sa clarté et sa modernité, lui et son ami Roberval n'aiment pas les idées confuses de l'essai cartésien sur la vision et la lumière, *La Dioptrique*, et trouvent que pour un ouvrage de physique l'auteur ne fait pas suffisamment appel à l'expérience. Pour eux, Descartes semble démolir et faire table rase d'Aristote pour finalement reconstruire une nouvelle physique en agissant exactement de la même manière, c'est-à-dire sans soumettre la théorie à l'observation. Cela n'a aucune conséquence en Mathématiques, qui est une science abstraite par excellence, et qui ne s'appuie que sur la raison, où elle règne en maîtresse. Descartes avait d'ailleurs connu une notoriété mondiale avec sa féconde géométrie des coordonnées par la seule

force du raisonnement. Mais on ne peut agir de même en Physique. Cela amena historiquement à des erreurs et des impasses terribles : *l'horreur du vide* chez Aristote, la *théorie des tourbillons* chez Descartes.

Étienne Pascal, très moderne et par une intuition géniale, prendra d'ailleurs fait et cause pour l'approche d'un autre géant de la science, Pierre de Fermat, qu'il trouve bien plus rigoureuse, dans une affaire de controverse scientifique l'opposant à Descartes au sujet de l'Optique. S'opposer, comme Étienne Pascal, à la fois à la scolastique et à Descartes et suivre le chemin tracé par Fermat, savant toulousain que plus tard Pascal tiendra à juste titre pour le plus grand géomètre d'Europe, témoigne à l'époque d'une audace et d'une indépendance tout à fait rare et remarquable. La suite des événements prouvera d'ailleurs qu'il avait misé sur le « bon cheval ».

Concernant l'éducation de Blaise, Étienne veut mettre en application la pédagogie d'un auteur qu'il admire beaucoup, celle de Montaigne. « Mieux vaut une tête bien faite qu'une tête bien pleine », comme disait le célèbre maire de Bordeaux. Faire de Blaise un humaniste, conforme à l'esprit de la Renaissance qui a tant imprégné la France, au risque d'en faire un sceptique ? Qu'importe, il y a tellement à découvrir en science, cela pourrait être un atout ! Mais Étienne ne veut brûler aucune étape, et considère que pour démarrer un bon apprentissage il faut attendre le bon âge selon la discipline. Il se fixe alors le programme suivant : rien avant l'âge de douze ans : laisser l'enfant observer et se poser des questions sur ce qu'il voit ou ce qu'on lui montre. Lui répondre de temps à autre mais toujours en lui laissant l'initiative du questionnement. Parler, converser, argumenter feront partie des échanges entre père et fils. À douze ans commencera l'apprentissage des langues anciennes, le grec et le latin, et contemporaines, l'italien et l'espagnol, très à la mode au XVII^e siècle. Montrer ce qu'elles ont en commun, à savoir une grammaire soumise à des règles qui comportent des exceptions. En Religion, insister plutôt sur la théologie positive, c'est-à-dire l'histoire des conciles, des doctrines des docteurs et des saints-pères de l'Église.

Pas d'apprentissage des mathématiques avant l'âge de seize ans, Étienne achèvera par elles l'instruction de Blaise.

En attendant les douze ans donc, n'importe quel événement quotidien devient prétexte à la réflexion voire à une leçon, y compris à table. Il semble qu'Étienne n'ait pas beaucoup d'efforts à fournir, Blaise se questionne déjà sur tout et raisonne en permanence. Un jour, un couvert fait un bruit sur une assiette. Le son produit intrigue Blaise et l'encourage à comprendre ce phénomène. Cela aboutira au premier ouvrage de Pascal, aujourd'hui perdu, le *Traité des sons*.

Mais Pascal est très intrigué par les absences répétées de son père. Ce dernier s'éclipse pour fréquenter un cercle de savants. Parfois ces mêmes savants viennent à la maison et parlent une curieuse langue : les mathématiques. « Qu'est-ce père ? » demande le jeune Pascal. Très évasif, Étienne consent à lui en donner une définition : « Le moyen de faire des figures justes et de trouver les proportions qu'elles ont entre elles ». Il n'en fallait pas plus pour qu'à partir de cette définition Pascal cherche par ses propres moyens à les découvrir. Avec les moyens du bord, c'est-à-dire du charbon utilisé à même les carreaux du sol, Pascal trace des droites et des cercles, qu'il appelle barres et ronds, utilisant son propre jargon enfantin ! Il le fait en secret, seul, tant et si bien qu'à l'âge de douze ans son père le surprend derrière une porte en train de redécouvrir la trente-deuxième proposition d'Euclide : « La somme des angles d'un triangle vaut deux angles droits ». Étienne pleure de joie. Fou de bonheur, il court l'annoncer à son meilleur ami, lui aussi mathématicien, Étienne le Pailleur. Pour obtenir ce résultat, Pascal s'est laissé guider par son intuition et déjà son incroyable volonté de démontrer les choses, et d'atteindre la vérité : deux qualités qui ne le quitteront jamais de toute sa vie.

Étienne comprend qu'il est inutile d'attendre plus longtemps l'apprentissage des mathématiques et offre à Blaise *les Éléments d'Euclide*, appelés plus simplement *Les Éléments* qui sont un ouvrage majeur de géométrie. Mieux encore, Blaise aura le droit de suivre son père partout, notamment aux réunions du père Mersenne. C'est le plus beau cadeau qu'il pouvait lui faire car Blaise, très jeune, va y faire une rencontre décisive, Girard Desargues, mathématicien lyonnais, qui travaille depuis un certain temps sur la géométrie projective. Très en avance sur son temps, il est cependant assez peu compris. Sa géométrie est très particulière et traite essentiellement de problèmes de perspective et plus particulièrement de la perspective

conique. Les coniques sont des courbes déjà connues des Grecs dont les plus célèbres sont les ellipses mais aussi les paraboles et les hyperboles. Elles furent brillamment interprétées par les Grecs comme des sections de cônes par des plans, d'où leur nom. L'ouvrage de Desargues, le *Brouillon project*, très technique et particulièrement hermétique, est qualifié de peu clair voire de franchement obscur par Descartes. L'ouvrage pourtant circule entre les mains des membres de l'Académie Mersenne, et tombe sous le regard du jeune Pascal. Non seulement Pascal le comprend parfaitement, mais cela lui donne l'idée d'écrire son propre ouvrage, le *Traité des coniques*, chef-d'œuvre de simplicité, de concision et de découvertes dont plus de quatre-cents propositions et un théorème célèbre connu sous le nom de théorème de l'hexagramme mystique. Pascal reçoit beaucoup d'éloges des savants du cercle, sauf bien sûr de Descartes, qui considère qu'au pire il a copié Desargues ou qu'au mieux l'ouvrage est l'œuvre de son père Étienne. Et certainement pas celle d'un gamin de seize ans, qui ne serait pas capable d'une telle synthèse sur les coniques, car depuis les Grecs, et Apollonius de Perge (III^e siècle av. J.-C.), auteur des *Éléments des coniques*, la référence hellène la plus célèbre sur le sujet, on en était au point mort. Or c'était faux. Pascal a toujours reconnu que sa source d'inspiration était Desargues, et Desargues a reconnu que l'hexagramme mystique était un chef-d'œuvre dont Pascal était le seul auteur.

Après l'étude des langues et la fréquentation des cercles savants, Étienne veut donner à Blaise une instruction philosophique et surtout religieuse. Mais il considère que l'objet de la foi ne saurait être celui de la raison. Étienne est pratiquant, comme on l'était massivement à l'époque, mais son esprit est nourri de philosophie antique, cette fameuse philosophie redécouverte à la Renaissance, grâce aux livres de sagesse et de savoir grecs que les intellectuels chrétiens de Constantinople avaient emportés avec eux en Europe occidentale suite aux persécutions turques de 1453. De plus, le milieu de la magistrature, depuis Philippe Lebel et l'attentat d'Anagni (1303) est aux ordres du Roi de France dans un gallicanisme assumé, c'est-à-dire dans une certaine forme de détachement, d'indépendance, voire de méfiance vis-à-vis des affaires religieuses et surtout de l'Église de Rome. Mais l'Église n'est pas que détentrice de la parole révélée, elle reste depuis Saint Pierre, désigné pape par Jésus lui-même par